

Marie-Claire, décembre 2005

BANC D'ESSAI

Les livres X pour femmes

So exciting ?

Sont-ils plus soft, plus hard, plus sophistiqués et, surtout, plus troublants ? Face à la marée de livres érotiques pour femmes, notre journaliste Elisabeth Alexandre a mené l'enquête. Pendant une semaine, elle a analysé plus de trois mille pages vouées au téton afriolé. Edifiant !

Du plus hot au plus fleur-bleue, il paraît chaque année des dizaines de titres émoustillants, dont un nombre croissant est censé refléter et stimuler les fantasmes féminins. Ces ouvrages se vendent à des millions d'exemplaires : 12 millions par an pour 550 titres chez Harlequin, six titres par mois vendus à 45'000 exemplaires chaque, rien que pour la collection « Passion », et jusqu'à 150'000 exemplaires par roman aux éditions Blanche. Chaque jour, pendant une semaine, armée d'un bloc-notes et d'un stylo, je me suis imposé un régime de choc : trois livres chauds écrits par des femmes ou pour des femmes. J'ai enchaîné avec une conscience professionnelle admirable les scènes de séduction, de copulation et de jouissance. L'idée n'était pas, vous l'aurez compris, de passer des moments enchantés avec ma main droite, mais de décrypter les codes, les stéréotypes et les thèmes de ce type de littérature. De la collection « Passion » de chez Harlequin aux textes les plus hard, j'ai soigneusement listé les personnages, les situations, les manières d'aborder les corps et leurs pâmoisons. J'ai bien sûr été immédiatement confrontée à la fameuse distinction entre érotisme et pornographie, le premier qui suggère et la seconde qui exhibe. A part dans les romans Harlequin où la bandaison est évoquée par des périphrases telles que « Elle sentit l'excitation de Slade se presser contre elle »*, la plupart des ouvrages consultés osent dans des proportions variables la métaphore poétique et la crudité du vocabulaire. Ca va de « Son sexe était comme un jeune bouleau gonflé de sève » à « Il avait une grosse bite ». Mais quel que soit le degré de « harditude », les livres que j'ai épluché se divisent clairement en cinq catégories : les masos chic, les polissons réalistes, les romanesques sophistiqués, les intellos pornos et les sentimentaux exotiques.

Les masos chic

C'est de loin le genre le plus représenté. Le principe en est immuable : une dame, souvent très « chic » raconte sa liaison dévastatrice avec un homme qui va la transformer en esclave sexuelle. En exergue, Cléa Carmin écrit la phrase suivante : « A toi qui a planté une épée de lumière dans mon corps, à Eros et Thanatos qui s'affrontent sans fin... » D'emblée, on sait que dans « Brûlure » (éd. Pocket), la chair va être douloureuse et que l'auteure a lu quelques livres.

L'action démarre sous la véranda d'un hôtel de luxe où les « clients évoluent comme des poissons exotiques dans un aquarium ». La narratrice y aperçoit B. , « grand, beau et conquérant », comme Dominique de Villepin. Aussitôt, elle se met à trembler des genoux jusqu'aux cuisses, avec un frisson « qui pique son sexe d'une épine acérée ». B. a une voix « rauque » qui écorche son corps, racle sa peau ». Il emmène sa future esclave dans une chambre où il se met à « chiquer sa petite culotte ». « Le sirocco me pénètre, écrit la narratrice, c'est la pointe de ton épée, le bout de ton sabre, l'extrémité de ton gourdin qui force mon voile... tes jambes me piquent comme une gerbe d'orties tandis que tu promènes ta queue de velours sur mes cuisses. » Ventée, écorcée piquée et pourfendue par un sexe qui tient tour à tour du phénomène météo, de l'arme blanche de l'objet contondant et du bout de tissu, Cléa ne sait plus « si (elle) souffre ou si (elle) jouit ». En ce qui me concerne, je sais que je souffre devant cette prose ampoulée, grandiloquente et grotesque. Le livre se termine en apothéose. B. sodomise Cléa dans un zoo, devant la cage d'un lion « qui gronde et qui danse ». Tandis que le roi des animaux la fixe, Cléa voit « du rouge, du bordeaux, du pourpre, du violet, du bleu et du noir ».

Dans « Frappe-moi ! », toujours aux éditions Blanche, Mélanie Muller commence d'une manière follement originale : « Je suis un instrument à cordes, ma main, l'archet qui me fait vibrer, et toi, mon violoniste préféré. » La métaphore de la femme-violon a tellement servi que l'on se demande comment une personne qui se targue d'écriture ose encore l'utiliser. Bref, comme Cléa, Mélanie rencontre un homme beau et puissant... Dominique de Villepin, vous dis-je ! Il lui fait subir les avanies d'usage : sodomie brutale dans les toilettes d'un café, ordre de se promener nue sous son manteau noir, fellations à vomir imposées en public, coups de cravache, obligation de manger les restes dans la gamelle du chien, fist-fucking déchirant, mise sur le trottoir, etc. Comme dans toute thématique maso qui se respecte, plus l'héroïne s'humilie, plus elle se sent libre et puissante.

Autre exemple : l'autobiographie « Entre ses mains » de Marthe Blau (éd. Pocket). L'auteure est censée être avocate dans le 7^e arrondissement de Paris. Point de caissière à Auchan dans la littérature masochiste. Marthe ne s'habille que chez Prada, Versace, Hermès, La Perla, se fait coiffer chez Leonor Greyl et lit... Marie Claire. Après sa rencontre avec un avocat général « beau, grand, méprisant et brutal », elle va subir les mêmes figures imposées que Cléa et Mélanie. Son ambition ultime : être l'élue, la préférée, s'entendre enfin dire : « Des salopes, j'en ai eues... j'en ai dressées ! Mais des comme toi, jamais ! »

Les polissons réalistes

Contrairement au précédent, ce genre joue sur l'identification et la proximité. Les héroïnes ne sont pas systématiquement issues de la haute bourgeoisie mais exercent des professions courantes. Sexy sans être nécessairement sublimes, davantage portées sur les joies des sens que sur les tortures de l'imaginaire, elles sont souvent mariées et mères de famille. En préambule des « Nouvelles érotiques de femmes », par Julie Bray (éd. Quebecor), un avant-propos bien sympathique où il est dit que les femmes doivent prendre en main leur sexualité, se masturber allégrement, se livrer sans retenue et sans culpabilité à leurs fantasmes. S'ensuivent une trentaine de textes présentés comme des témoignages de première main.

Manon, Anita, Isabelle, Andrée racontent comment, après quinze ans de mariage, elles ont réveillé la sensualité de leur mari, se sont tapé le plombier, le facteur ou la voisine du dessus, ont découvert les plaisirs du triolisme, du voyeurisme, de l'exhibitionnisme et autres pratique en « isme ». Tout cela est plutôt joyeux, paillard et pédagogique.

« L'écrit d'amour », d'Asha Amnour (éd. Le Cercle/Poche) est joliment dédié « à tous les hommes qui ont envie de faire jouir une femme, à toutes les femmes qui ont envie d'être prises autant que d'être aimées, à tous ceux et celles qui ont compris que le mot baiser n'est pas vulgaire ». Pendant deux cent vingt pages, on suit les multiples déambulations d'un couple d'amants, Paul et Mélodie, qui batifole furieusement et amoureuxment dans les rues de Paris. Pour celles qui vivent dans la capitale, ça peut rappeler de bons souvenirs.

Emily Dubberley fait de « Sensuelles et sans suite » (éd. Scali) un guide pratique insolent (qui propose pas moins de 1'000 conseils !) destiné à celles qui veulent « prendre leur pied sans se prendre la tête », qui estiment qu'il « vaut mieux avoir un harem de mâles que passer toute sa vie avec un type qui ne vous convient pas ». Les lectrices sont encouragées à être particulièrement forte et à assumer fièrement leur libido, à ne pas sombrer dans la sensiblerie au moindre baiser, à ne jamais prendre racine auprès d'un téléphone qui ne sonne pas. Le mode d'emploi des pratiques sexuelles les plus osées y côtoie des conseils de prudence et de prévention.

Alina Reyes

« Insuffler de la beauté et de la joie dans l'écriture du désir. »

Alina Reyes* a été l'une des premières à signer de son vrai nom un roman érotique. « Le Boucher » (éd. Seuil), devenu culte. Elle explique ce qu'est, pour elle, la différence entre érotisme et pornographie.

« Tout dépend évidemment de l'époque, de la culture, du regard. Ce qui est porno, c'est le monde du corps vendu et prostitué pour faire de l'argent, par opposition au corps exalté par le désir et la vitalité. Ce n'est pas une question de crudité du langage. La prose suggestive est gonflante. Aujourd'hui, on a tendance à donner une légitimité littéraire à l'érotisme triste, qui ne fait pas bander. Moi, j'essaie vraiment d'insuffler de la beauté et de la joie dans l'écriture du désir. Dans un monde de plus en plus laid, où le prétendu érotisme et le corps sont commercialisés à grande échelle, j'ai l'impression de faire œuvre de militante ».

(*) Derniers ouvrages parus : « Sept nuits » (éd. Robert Laffont) et « Nue », coécrit avec Bernard Matussièrre (et. Fitway Publishing)

Les romanesques **sophistiqués**

De véritables romans où les scènes de sexe sont intimement mêlées à une trame romanesque classique, avec décor, intrigue et personnage. La papesse du genre, c'est Françoise Rey, professeur de français dans le Beaujolais, qui fut l'une des premières (avec Alina Reyes) à signer des livres érotiques sous son propre nom.

« Métamorphoses » (éd. Le Blanche) est un recueil de nouvelles qui mettent en scène des personnages très variés. La plus réussie s'intitule « Coup de chance », le récit d'une relation érotique surprenante entre un jeune paraplégique et sa kinésithérapeute. Françoise Rey y démontre que l'amour sensuel peut exister malgré l'impuissance.

« Ultime retouche » se déroule dans l'univers morbide d'un hôpital gériatrique où une série de vieillards trouvent la mort par assassinat ou suicide. On sent que l'auteure a voulu établir un contraste entre la décrépitude du grand âge et la force vitale de la sexualité. Même si elle a un style parfois maniéré – « la dextre » au lieu de la main droite -, Françoise Rey parvient à conjuguer l'exaltation des sens à celle des sentiments. Le roman s'achève sur une scène d'amour entre Berthe, la directrice de l'hôpital, et Bernardeau, l'employé de la morgue, bouleversante d'humanité et de tendresse. « Il s'est couché sur elle, sans l'écraser, il a cherché, sous les cheveux humide, son oreille pour murmurer « Pleure ma petite fille, jouis et pleure... » « Elle s'est rendue à l'amour de cet homme simple. »

Les nouvelles d'Aurore Dorval, « Poupées et Déesses » (éd. Gaies et Lesbiennes), sont publiées dans la collection « Cul sec ». Et de fait, le recueil est beaucoup plus « sec » que « cul ». Les amours lesbiennes y sont évoquées avec tous les poncifs du genre : les extases des différentes héroïnes – mannequin, cambrioleuse, conservatrice de musée – décrites avec des répétitions qui semblent relever du « couper-coller ». On peut lire « l'orgasme saisit Julia au creux des reins, remonta le long de ses côtes... explosa derrière ses paupières en feux d'artifice » et quelques pages plus loin « le désir remontait le long de sa colonne vertébrale, faisait frémir des côtes... une pluie d'étoiles filantes traversa ses paupières fermées ». Affligeant !

Les intellos **pornos**

A mon avis, les plus intéressants car ils ne s'embarrassent pas d'intrigues mais prennent pour objet le corps lui-même, avec son épaisseur charnelle et son obsénité. On est vraiment au cœur du sujet, la sexualité. Dans « La Jeune Femme et la Pornographie », de Roger Des Roches (éd. La Musardine), Hélène B., atteinte d'un cancer, décide de jeter ses derniers feux en réalisant des autoportraits érotiques destinés à être légués après sa mort à un homme qu'elle ne connaît pas. Le livre est une réflexion sur la représentation extrême du corps, un éloge de la franchise pornographique. Selon l'auteur, elle est : « une espèce de tendresse, un amour de la réalité. Elle montre tout ce que la vie ose... ». La jeune femme meurt. Son héritier découvre, subjugué, les traces du désir qu'elle lui a laissées.

Dans « La Ceinture » de Nathalie Ours (éd. La Musardine », Christiane Seignier est une dame d'une cinquantaine d'années, plutôt moche. Comme elle ne résiste pas à l'envie de se caresser et qu'elle en tire un plaisir médiocre, elle acquiert une ceinture de chasteté destinée à la contraindre à contrôler ses pulsions. Pendant un an, elle portera une espèce de coque en plastique transparent, elle subira une frustration qui la mènera au comble de l'hypersensibilité et de l'excitation. Avec un esthétisme qui frôle parfois le dégoût, Natalie Ours réussit l'exploit de faire littéralement sentir et toucher la chair de son héroïne, une chair d'autant plus concrète qu'elle est imparfaite.

Les sentimentaux exotiques

Romans jetables, intrigues romantiques pondues à la chaîne, parfois involontairement comiques. Tous les Harlequins (coll. « Passion ») – « Rencontre magique », « Le Cœur sauvage », « Un aveu si doux » - se suivent à une cadence infernale et se ressemblent. Les héroïnes sont jeunes et belles, les héros « grands, beaux, ténébreux, dangereux » (revoilà Dominique), avec des « voix rauques et douces, des mains puissantes », etc. Dans « Le Cœur sauvage », lorsque Web Tyler finit par donner un baiser brûlant à l'indomptable Tonya, celle-ci se prend à penser : « Mais que diantre s'est-il passé ! » Pas grand-chose !

En conclusion. Après une semaine de lecture intensive, j'arrive à un point de saturation totale. Rien de vient plus rapidement lassant que la description du corps et de ses jeux. Rien n'est plus sempiternel que le recensement de figures sexuelles qui finissent par apparaître extraordinairement limitées. Pour conserver leur efficacité, les livres érotiques doivent être dégustés à petite dose. Leur faculté de provoquer l'excitation est inversement proportionnelle à la complexité des situations. Nul besoin de mettre en scène un croque-mort sautant sur une naine dans une usine de boudins pour parler aux sens. En matière d'érotisme, ce qui fonctionne le mieux, c'est la vérité. Tout ce qui relève du cliché, du maniérisme, du fantasme stéréotypé, toutes ces femmes en lingerie noire avec leurs orgasmes en couleurs, tous ces hommes villepinesques au regard cruel sont, au mieux, risibles, au pire, grotesques. Quel que soit le public auquel elle d'adresse, la littérature érotico-porno réclame du talent. Lequel, comme chacun le sait, est rare. **Elisabeth Alexandre**